

L'abeille, la pollinisation et l'économie du futur

Alors que l'actualité rend compte quotidiennement des fissures du monde de la finance qui suffisent à elles seules à faire tanguer le bateau et à remettre en question l'économie libérale, les pensées se tournent vers de nouveaux modèles d'échanges économiques déjà expérimentés dans certaines entreprises et au niveau citoyen. L'un des penseurs de cette nouvelle économie « de pollinisation et de contribution » (p.117) est Yann Moulier Boutang, professeur d'économie à l'Université de Technologie de Compiègne et co-directeur de la revue *Multitudes*¹. Il a publié aux éditions *Carnets Nord* en 2010 un essai qui remet en question le modèle économique dominant : *L'abeille et l'économiste*.

Depuis le XVII^e siècle, l'esprit humain est habitué aux référents animaux pour vulgariser des concepts économiques. L'un des textes les plus connus est « La cigale et la fourmi » de La Fontaine. En 1714, l'écrivain néerlandais Bernard Mandeville publie *La Fable des abeilles*², un ouvrage politique qui fait l'apologie d'un libéralisme extrêmement dur. Dans le contexte de la société anglaise du XVIII^e siècle, il prétend que les égoïsmes individuels sont les garants d'une prospérité économique et que le pays est comparable à une ruche corrompue mais argentée.

« Le vice est aussi nécessaire dans un état florissant que la faim est nécessaire pour nous obliger à manger. Il est impossible que la vertu, seule, rende jamais une nation célèbre et glorieuse. »

Le discours de Mandeville, que l'on peut juger cynique trois siècles plus tard, ne repose évidemment pas sur des bases éthologiques. L'abeille n'est qu'un prétexte oratoire : on ignorait beaucoup de la ruche et de ses habitantes à cette époque. Aujourd'hui, l'analogie développée par Yann Moulier Boutang est à la fois plus morale et plus réaliste. La métaphore filée de la pollinisation des abeilles lui permet de poser un modèle économique idéal : produire (du miel) à partir de ce que nous

offre la nature mais en même temps contribuer à la reproduction du vivant (polliniser). La pollinisation est décrite comme « une symbiose complexe qui préside à des contributions multiples ne reposant pas sur un échange marchand » (p.119). Nous sortons du modèle qui a peu ou prou conduit à la dislocation économique à laquelle nous assistons. De ce type de symbiose, la nature est bien dotée. Pensons à ces animaux qui entretiennent la biomasse (bousiers, fourmis, vers de terre). Pensons au système corallien qui entretient les océans. La reproduction des plantes sauvages et cultivées, l'enrichissement des sols et la préservation des océans ne sont pas d'emblée pris en compte par l'économie traditionnelle. Leur valeur est inestimable.

Yann Moulier Boutang poursuit sur le mode de l'allégorie : le capitalisme, c'est l'ours qui se goinfre en détruisant les essaims d'abeilles. Il recherche la plus-value absolue sans tenir compte des conséquences. Il exploite. L'apiculteur qui ne récolte que le surplus réalise une plus-value relative. Il collabore. L'abeille rend service à son environnement en assurant la pollinisation des plantes et contribue en même temps à la vie de la colonie à laquelle elle appartient. Elle exploite une capacité innée. Elle vit en symbiose. La notion de plus-value perd toute signification.



1. A l'exception des derniers numéros, les articles de la revue *Multitudes* sont disponibles sur le site CAIRN dont la vocation est d'améliorer la diffusion en ligne des périodiques en sciences humaines : <http://www.cairn.info/revue-multitudes.htm>

2. Texte intégral disponible sur Gallica BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k822239>



Le concept de pollinisation peut s'étendre aux activités humaines

« Dans la compréhension humaine du complexe, on retrouve le rôle pollinisateur. Mais à la place du pollen, on va trouver tous les immatériels, la confiance, la coopération volontaire, la mobilisation des affects qui détermine la capacité cérébrale, et surtout le travail de réseau, la coopération en réseau qui prend la forme de contribution. Que fait l'abeille ? Elle crée du réseau, découvre des endroits à polliniser, revient voir ses congénères, leur indique les zones où il y a à butiner. (...) Donc cette activité rhizomatique c'est exactement ce qui se produit quand les êtres humains résolvent un problème par l'addition de leurs forces cognitives en réseau. C'est ce qu'on appelle le lien social, le maintien des liens, la sociabilité, le langage, autant de principes qui maintiennent des possibilités de coopération et, au-delà d'une coopération strictement mécanique, permettent d'atteindre ce que Durkheim appelle la solidarité organique d'une société. » (p.127)

En dépit des multiples controverses qui planent sur le moteur de recherche américain, Google possède en lui l'embryon d'un modèle économique de pollinisation. Sa réussite ne repose pas sur la notion de brevet, de droit d'auteur ou de marque mais au contraire sur la gratuité de prestations performantes associées à des algorithmes de « datamining »³. Les utilisateurs fournissent des informations qui sont vendues (très cher) aux autres acteurs économiques. Le profit de l'entreprise repose sur les dizaines de millions d'internautes qui utilisent le moteur de recherche, ce qui équivaut à la fabrication de réseaux et à la production d'information. Ce nouveau modèle économique valorise indirectement les immatériels. Le capitalisme de marché direct décline. Le capitalisme cognitif indirect se développe, remettant en question le contrat de travail classique et les règles d'évaluation financière. *L'abeille et l'économiste* développe les innovations appliquées en gestion des entreprises pour tenter de s'appropriier le capital intellectuel de l'employé : le capitalisme cognitif est rempli de contradictions. A la fois il libère les employés des emprises scléro-

santes de l'an I du capitalisme et, face à la puissance des compétences cérébrales d'employés dotés d'une richesse immatérielle incalculable, il tremble que ce capital ne lui échappe et invente des moyens d'asservir insidieusement son personnel : la charge nerveuse augmente en même temps que les responsabilités; le cadre de travail s'améliore et les carcans horaires tombent mais la compétition est encouragée et on ne compte pas ses heures pour être dans le top 10 des employés modèles. La devise de Google est « Don't be evil !⁴ », mais c'est probablement d'un angélisme nuancé dont il s'agit. Le modèle productiviste demeure derrière l'image colorée de la firme de Mountain View. Google n'est probablement qu'un premier soubresaut dans la marche vers l'économie de pollinisation et de contribution :

« Un capitalisme s'appuyant sur la captation de la pollinisation, de l'interaction complexe, repose largement sur le libre déploiement de l'activité humaine intelligente. C'est sur ce terrain que le capitalisme se heurte à une limite interne. Et c'est en jouant sur cette limite, en la démultipliant, qu'une nouvelle politique intelligente pourra s'inventer. C'est un long chemin. » (p.180)

Un chemin qui échappe au monde antiso-cial de la finance qui pressent l'intérêt de la pollinisation sans comprendre le rôle de l'abeille. Les financiers qui contrôlent les biens de production restent des ours qui dévorent les ressources naturelles. Ils ne préservent pas les ruches. Ils ne pensent pas aux richesses environnementales. Au contraire, ils ne cessent d'encourager les polluants sous leurs formes les plus diverses et prétendent protéger les plantes et nourrir les hommes avec de la nourriture industrielle mortifère dont la production repose, à l'échelle mondiale, sur la précarisation des forces vives et le stress des employés. Pas de pollinisation humaine sans respect de la vie. Pas de pollinisation humaine sans lien social. Pas de pollinisation humaine sans intelligence collective.

« La pollinisation est donc une forme d'action dans un milieu interactif qui contribue à générer des formes durables d'existence. » (p.186)

Dans la crise que nous connaissons actuellement qui est à la fois financière, économique, sociale et environnementale, le capitalisme ne pourrait s'en sortir (pacifiquement et démocratiquement) qu'en intégrant la biosphère (biodiversité, forêts tropicales, terres arables, nappes phréatiques, qualité et peuplement des océans) dans les calculs de base de la richesse économique, dit Yann Moulrier Boutang. Il est toutefois extrêmement difficile d'établir des calculs prenant tous ces paramètres en compte. Aujourd'hui, concrètement, polluer augmente bien souvent le PIB. Il est urgent d'opérer un réajustement des valeurs et de la notion de richesse et de transformer les échanges financiers. Que préconise notre économiste ? La taxation des transactions bancaires (impôt sur le réseau) et un revenu d'existence ou revenu minimum d'activité qui rétribuerait la personne sur ce qu'elle fait, sur sa contribution en terme de pollinisation :

« On peut dire que pratiquement tout le monde dans la société contribue. En revanche, il faut voir quelles sont les activités les plus et les moins pollinisatrices. » (p.222)

D'une certaine façon, c'est une révolution qui est préconisée, une rupture avec un mode de fonctionnement fortement implanté dans la tradition, dans la réalité et dans les esprits mais qui trouve dans les crises actuelles toutes ses limites.

Yann Moulrier Boutang est-il un utopiste ou un visionnaire iconoclaste ? Son économie écologique et sociale peut-elle être envisagée comme une solution démocratique viable face à l'impasse dans laquelle le système semble se trouver ? Les tentatives de sortie du système financier global que sont les SEL (systèmes d'échange locaux), les monnaies locales parallèles⁵ et les expériences réussies du logiciel libre ne seraient-elles pas les prémices d'un tel changement ?

MOT CLÉ :
économie

RÉSUMÉ :

la pollinisation au centre d'une théorie économique récente. Présentation du livre de Yann Moulrier Boutang, *L'abeille et l'économiste*

3. Extraction de connaissances à partir de données

4. Ne soyez pas malveillant !

5. A Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), la monnaie locale s'appelle précisément « l'abeille » !